

4 OCTOBRE 1963

A LA 3^e BIENNALE DE PARIS (II)

679 jeunes artistes du monde entier

BABEL de l'art moderne, la 3^e Biennale de Paris rassemble les œuvres de 679 peintres, sculpteurs et graveurs de moins de 35 ans, appartenant à 56 pays. L'universalité de cette manifestation s'est accrue par rapport aux biennales précédentes où l'on comptait 50 nations participantes en 1961 et 41 en 1959. Un tel succès témoignerait, s'il en était besoin, du prestige de Paris auprès des artistes du monde entier. Il traduit également la volonté des jeunes d'échanger leurs expériences, de confronter leurs idées par delà les frontières. Aussi doit-on regretter l'absence de pays comme la République Populaire de Chine et la République Démocratique Allemande, écartés parce qu'ils n'ont pas d'existence officielle aux yeux de M. Malraux.

Chaque pays envoyant un nombre d'œuvres limité, il est difficile d'apprécier dans quelle mesure son apport reflète réellement l'étape présente de la création parmi les jeunes. L'orientation, favorable à l'abstractionnisme, donnée lors de la première biennale, continue sans aucun doute à orienter les décisions de certains jurys nationaux pour qui l'avant-garde se confond avec la cargaison du « dernier bateau ». Les cimaises de maintes sections : République Fédérale Allemande, Taiwan, Colombie, Corée du Sud, Finlande, Grèce, Israël, Pakistan, Portugal, Suède, Turquie, etc., offrent une véritable prolifération d'œuvres abstraites. Mais, là, on assiste davantage aux effets à long terme d'un engouement déjà ancien pour l'art abstrait, propagé par de grands centres comme Paris et New York, qu'à une manifestation conquérante de ce mode d'expression. Lors des précédentes biennales, nous avions noté le caractère stéréotypé de la plupart des envois dus aux adeptes de la non-figuration. On peignait, en effet, et l'on continue à peindre « abstrait » à peu près de la même façon sous toutes les latitudes. Loin d'être, comme on l'a souvent affirmé, le signe d'une généralité supérieure, une telle pauvreté d'invention souligne au contraire les difficultés de l'art abstrait à s'adapter au contexte national pour en signifier les richesses, et elle montre ses limites.

L'abondance d'œuvres non figuratives offertes cette fois-ci encore par la Biennale, ne saurait donc faire illusion. Voici des mois qu'à Paris, notamment, dans les milieux avertis des choses de l'art, on répète : « L'art abstrait est fini ». Fini. C'est aller un peu vite en besogne. Mais certains indices donnent à réfléchir : tous les marchands avouent en privé que la peinture abstraite se vend de plus en plus mal, et l'on peut voir, avenue Matignon, une grande galerie spécialisée jusqu'ici dans le commerce de l'abstrait, exhiber maintenant

en vitrine des toiles figuratives. A la Biennale même, comment ne pas remarquer l'évolution de plusieurs sections, non des moindres ?

Les Etats-Unis ne présentent que des sculptures, abstraites il est vrai, mais aucune peinture ; les disciples de Tobey et de Pollock ne seraient-ils plus aussi sûrs d'eux-mêmes ? La Belgique se contente d'un travail d'équipe avec « Etang lumineux », « sculpture à reflets » et « Images téleguidées ». La Pologne, qui se situait à la pointe de l'abstractionnisme lors des précédentes biennales, a limité son choix à des œuvres figuratives, quelques-unes excellentes, comme les tableaux de Berenizski, sensible à l'influence de Permecke, et l'évocation, par Buczek, des souffrances de la population juive pendant la guerre. Ignacy Witz, commissaire de la section polonaise, écrit : « Nous avons voulu mettre en relief certaines tendances nouvelles et importantes. Ces tendances, surtout dans les dernières années, prennent de l'élan... Il s'agit du retour à l'homme ».

La section britannique offre une illustration du mouvement qu'à Londres comme à New York, on nomme le « Pop-Art ». Rien de moins abstrait que cette imagerie fondée sur l'exploitation humoristique des bandes dessinées, des photos de pin-up et des slogans publicitaires. Dans leur désir d'échapper à la fois à l'abstractionnisme et à la figuration traditionnelle, les jeunes artistes de la Biennale n'évitent pas toujours la vulgarité, l'outrance. La recherche de la singularité à tout prix rend dérisoires des efforts qui, mieux orientés, permettraient peut-être un aboutissement original. Les sculptures scatologiques du Japonais Kudo, le mannequin écoeurant de Saint-Phalle provoquent moins la surprise que le dégoût. Quant à « L'Abattoir », l'un des travaux d'équipe de la section française, s'il répond mal à l'ambition, affirmée par ses auteurs, de dénoncer les crimes contre l'humanité, l'oppression fasciste, la guerre, c'est qu'indépendamment du sujet représenté, un langage plastique efficace demeure indispensable pour émouvoir le spectateur et le convaincre.

Jean ROLLIN.

● Prochain article : Les travaux d'équipe.



Kozyrski : « Le vieux Bialystok ».